**Zeitschrift:** Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse

**Herausgeber:** Verband Schweizerischer Privatschulen

**Band:** 38 (1965-1966)

**Heft:** 1

**Artikel:** Notes sur Pestalozzi [suite]

**Autor:** Meylan, Louis

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-852449

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 17.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Notes sur Pestalozzi

*Léonard et Gertrude et l'idéal coopératif*

*Louis Meylan*, Professeur honoraire de l'Université de Lausanne

Comme tout livre bien venu, la première partie de *Léonard et Gertrude*[1] (qui parut au printemps 1781) fut pour ainsi dire donnée à Pestalozzi: écrite en quelques semaines. «Je savais à peine si je veillais ou si je dormais», dit-il dans son *Chant du cygne*. Il sentait cependant qu'au point de vue style . . . et, sur le conseil de Lavater, il en envoya les premiers chapitres à «une personne ayant l'habitude d'écrire». Horreur! «La peinture sincère de la vie réelle des paysans, telle que je l'avais faite, nue et sans art, mais fidèle à la nature . . . il n'en restait rien». Il recourut alors à son ami Iselin, de Bâle, qui revit le manuscrit au point de vue langue et correction grammaticale.

*Léonard et Gertrude* constitue un document valable de la situation de nos campagnes vers la fin du XVIIIe siècle. Nous venons d'entendre Pestalozzi dire la «sincérité» de la peinture qu'il en donne. Dans la préface de la quatrième partie, il insiste sur ce point: «Tout ce dont je parle, je l'ai vu. Et une grande partie de ce que je conseille, je l'ai fait. J'ai renoncé aux jouissances de la vie pour me consacrer à ma tentative d'éducation du peuple, et j'ai appris à connaître sa véritable situation, et les moyens de la changer, aussi bien dans l'ensemble que dans les plus infimes détails, comme personne peut-être ne l'a jamais fait».

Nous avons indiqué, plus haut, le contexte économico-social de cette période de difficile transition: dans les campagnes, appauvries par des méthodes de culture désuètes, un nombreux prolétariat (c'est à ce prolétariat campagnard qu'appartenaient déjà les enfants que Pestalozzi avait accueillis au Neuhof). Des hommes entreprenants avaient eu l'idée d'employer ce prolétariat à un travail à domicile, au service de l'industrie naissante. Mais l'argent ainsi gagné, parce que ces pauvres gens n'avaient pas été «élevés à la pauvreté», c'est-à-dire rendus capables par une éducation appropriée de s'aider eux-mêmes, n'avait guère contribué à améliorer leur position: aussi mauvaise économiquement, et moralement plus misérable. Voilà quelle était la situation à Bonnal.

L'affabulation de ce «roman rustique» (il ne semble pas que Pestalozzi ait eu à ce moment l'intention de lui donner une suite) est des plus simples. Le maçon Léonard vit à Bonnal avec sa femme Gertrude et ses sept enfants. Il s'est laissé entraîner à boire et à jouer chez le bailli-cabaretier, Hummel, où avant lui tant d'autres – principalement de ces prolétaires travaillant au service de l'industrie naissante – s'étaient perdus. Un soir, il confesse tout à sa femme qui, le lendemain, son dernier enfant sur le bras, s'en va exposer au jeune seigneur Arner ce qui se passe dans le village. Arner entreprend, avec l'aide du pasteur Ernst, une enquête qui confirme, et bien au delà! tout ce que Gertrude a raconté. Le bailli mobilise ses âmes damnées et tente un grand coup, qui échoue. Pris la main dans le sac, il est condamné à une peine infamante. Le village de Bonnal est délivré de son mauvais génie.

Ce livre, plein de portraits et de scènes touchantes, se lit encore avec plaisir; nous avons vu que les enfants japonais en tirent des «jeux dramatiques». Il eut, aussitôt, un grand succès: des pasteurs en lisaient des pages du haut de la chaire! Une traduction française parut à Berlin en 1783 (réimprimée à Lausanne et Paris en 1784). Une autre traduction, celle de la baronne de Guimps, fit à Genève deux éditions (1826 et 1832).

En 1782, Pestalozzi publie *Christophe et Elise* (qu'il appelait alors «la seconde partie de *Léonard et Gertrude*»). Il y expose les vues sur l'éducation des enfants pauvres des campagnes, qu'il avait appliquées – *parentis loco* – au Neuhof, de 1775 à 1780. Il s'y exprime d'une façon concrète et simple: il voudrait être lu par le peuple! En voici quelques lignes (tirées de la XIVe soirée): «Une brave mère, dit Elise, qui instruit elle-même ses enfants est toujours ce qui m'a semblé le plus beau ici-bas. – C'est au moins autre chose qu'une salle d'école! dit Joost. Aucune leçon reçue à l'école ne profitera à l'enfant autant que ce que lui enseignent ses parents. C'est par l'exemple, bien plus que par les préceptes, que doit se faire l'éducation. Ce ne sont pas les préceptes du maître d'école: Sois pieux, sois obéissant et laborieux, qui sont efficaces. Les parents sensés exercent l'enfant à l'obéissance sans lui en parler; ils habituent son cœur à la pitié sans lui dire: Sois charitable; ils le font travailler sans lui dire: Le travail est ton devoir . . . Oh, c'est un lieu sacré que le foyer domestique; là, on apprend à se connaître, à se com-

[1] La traduction française, en deux gros volumes, publiée à La Baconnière, par Léon Van Wassenhoven, comporte pour la première fois les quatre parties. Les deux premières sont intégralement traduites; par contre, les deux dernières sont «élaguées». – Mes références comportent, en général, deux chiffres. Le premier (romain) indique la partie; le second (arabe), le chapitre.

prendre; là, tout parle au cœur; là, on s'aime comme nulle part ailleurs au monde; là, tout est calme et tranquille; rien d'étranger, rien du tumulte de l'école: le fils, tout en coupant des raves, calcule avec son père; la fille, à son rouet, apprend en filant toutes les chansons que sa mère chante à côté d'elle . . .»

Le médiocre succès des dialogues didactiques de *Christophe et Elise* ramena Pestalozzi à la forme romanesque. La vraie seconde partie de *Léonard et Gertrude* parut donc à la fin de 1783. Hummel et ses complices y tiennent la plus grande place; et le volume s'achève par un très long chapitre dans lequel le pasteur Ernst dénonce et explique tous les forfaits de l'ex-bailli. Il les explique par la déplorable éducation qu'a reçue Hummel; et c'est l'occasion pour lui de formuler, à l'adresse de ses paroissiens, le grand dogme de l'éducation familiale: «Faites prendre à vos enfants, avant même qu'ils distinguent leur gauche de leur droite, le pli qu'ils doivent garder toute leur vie. Ils vous seront reconnaissants jusqu'à la tombe de les avoir formés au bien, de les avoir pliés au joug de cette misérable existence, avant même qu'ils aient su de quoi il retournait.» Il dénonce alors la diabolique méchanceté d'Hummel, avec une minutieuse précision, qui fait de ces pages un des réquisitoires les plus impressifs contre l'organisation sociale qui comporte de tels enfers.

Ce «monde des profondeurs», c'était celui qu'avait produit, à Bonnal et, d'une façon générale, en Suisse et ailleurs, les causes d'ordre économique et social que j'ai exposées tout à l'heure. C'est celui dans lequel sont condamnés à vivre encore aujourd'hui, pour des raisons analogues, des millions d'hommes. C'est celui dans lequel peinaient les ouvriers parmi lesquels se recrutèrent les premiers coopérateurs de Rochdale. C'est celui des pays sous-développés, dans lesquels, aujourd'hui, la coopération fait luire un espoir. Et dans lesquels, comme à Bonnal, il s'agit d'entreprendre une double action: tendant d'une part à modifier l'ordre politique, économique et social, mais en même temps à re-former l'homme.

Dans cette deuxième partie, Gertrude tient beaucoup moins de place que dans la précédente. Pestalozzi est le premier à le regretter: «J'aimerais tant (écrit-il, II, 23) parler longuement de cette femme . . . Mais il me faut m'étendre sur les méchantes actions d'une bande de coquins!» Au chapitre suivant, il prend sa revanche, exaltant en elle la femme, mère et ménagère. Il vaut la peine de transcrire cet éloge, tout à fait dans l'esprit de nos sociétés suisses de coopération. Ecrivant en allemand, langue dans laquelle le mot «soleil» est féminin, Pestalozzi compare Gertrude à l'astre qui nous éclaire et nous réchauffe:

«Comme elle, le soleil de Dieu poursuit sa carrière de l'aurore au crépuscule. Ton œil n'observe aucun de ses pas et ton oreille n'entend pas sa marche; mais lorsqu'il disparaît à l'horizon, tu sais qu'il se lèvera demain et qu'il continuera à réchauffer la terre, jusqu'à ce que ses fruits soient mûrs. Lecteur, c'est beaucoup dire et pourtant je n'hésite pas à le dire: Cette image du soleil fécondant notre terre, c'est l'image de Gertrude et de toute femme qui élève le foyer familial à la hauteur d'un sanctuaire et qui, à force de se dévouer à son mari et à ses enfants, gagne le ciel.»

Dans la troisième partie, publiée au printemps 1785, le propos réformateur de Pestalozzi s'affirme. Il avait longuement décrit l'ignorance et la misère, la veulerie et la superstition de la population de Bonnal; il s'agit maintenant de porter remède à ces maux; il s'agit de relever le village. Mais, ce qui est très significatif, c'est que la restauration de l'humanité dans le cœur de ses habitants et le progrès de la prospérité dans la communauté villageoise seront l'œuvre, non pas d'un homme seulement, du seigneur Arner, mais d'une équipe de personnes, dans chacune desquelles on reconnaît un élément de la riche et complexe personnalité de Pestalozzi. C'est une croisade d'inspiration démocratique et coopérative.

Arner en reste le chef et, même, s'affirme plus résolument dans son rôle de chef d'une communauté *démocratique;* il se révèle de la famille de ces entraîneurs, qui ne se sentent à l'aise que multipliés en quelque sorte par tous ceux en qui ils ont fait passer leur idéal: au cœur d'une authentique communauté. Il vaut la peine, puisque aussi bien le problème du chef est le problème le plus délicat dans une organisation démocratique et coopérative, de l'illustrer brièvement. Arner est d'abord (III, 74) un homme parfaitement libéral; un ouvrier, parmi ceux qui ne l'approuvent pas, déclare un jour qu'il se rend compte maintenant, et qu'il ne lui en faut pas davantage, que le seigneur suit son chemin en droite ligne et, au demeurant, laisse à chacun sa liberté. A quoi Arner répond: «Là-dessus, nous pouvons vraiment nous donner la main. Ce n'est pas parce que les gens chausseront mes lunettes que je les estimerai d'un cheveu supérieurs à ceux qui portent leurs lunettes à eux . . . J'ai, moi aussi, vraiment plaisir à te voir suivre le droit chemin tout naturellement, comme moi; et il me plaît que tu laisses de bon gré à autrui la liberté dont tu jouis toi-même».

Ensuite il est animé, plus encore que par le désir de relever Bonnal et d'effacer ainsi les conséquences de l'aveuglement de ses ascendants, par ce sens paternel, cet amour des enfants et de ses frères, qui était le seul secret de Pestalozzi. Au chapitre 21, on le voit avec des enfants sur les bras, les écoutant et leur parlant avec enjouement. Au chapitre 50, tel Pestalozzi à Stans, il en prend plus de vingt, les uns après les autres, à califourchon sur ses genoux; les enfants babillent gentiment avec lui et lui montrent les pièces de leur habillement qu'on leur a prêtées pour la fête. Au chapitre 52, arrivent le pasteur et Gluphi et, lorsque Arner se lève pour aller à leur rencontre, «il lui semble que jamais ces deux hommes ne lui ont été si chers, tant il a été heureux avec ces enfants!»

Invité à table par Mme la Ministre, il y reste un peu plus d'un quart d'heure, boit à la santé de l'hôtesse, fait l'éloge du potage et du poisson . . . et, tout à coup, il est de nouveau parmi les enfants! Au chapitre 53, il mange, avec son fils Charles et les gosses, une soupe au lait avec des cuillers de bois. Au chapitre suivant, sa femme arrive, s'assied parmi eux et rappelle comment son grand-père, le jour de son anniversaire, invitait tous les enfants du village, et comment la «santé» était: «Que Dieu bénisse les écuelles de bois et ceux qui y mangent». Puis (chapitre 55) elle se fait réciter par la reine des enfants le compliment: «Seigneur et Père» adressé à son mari. Elle donne à l'enfant sa ceinture, lui met sur la tête une couronne de fleurs: «Prends ceci, lui dit-elle, comme un gage des sentiments maternels que te portera toute ta vie la femme de ton seigneur et père». C'est un peu plus loin (chapitre 61) que la belle enfant, que la femme d'Arner vient de couronner de fleurs, dit à son (défunt) père: «Il est comme toi». N'est-ce pas un assez émouvant éloge qu'une fillette compare son seigneur à son père!

Au chapitre 25 de la quatrième partie, Arner, à l'article de la mort, recommande au précepteur de son fils Charles, nous révélant ainsi comment il en est venu lui-même à cet amour infatigable et rédempteur: «Ne craignez point de l'emmener souvent sur place voir peiner dur ces braves gens. Supputez devant lui, constamment et dans le détail, le peu de profit qui leur reste au juste dans tous les secteurs de leur exploitation. Le produit net du travail de ses gens, leur bonheur domestique, voilà le seul étalon valable qui permettra de dire s'il se gouverne bien, lui et ses sujets: faites en sorte qu'il ne l'oublie point!» Tel est l'entraîneur de la communauté de femmes et d'hommes qui va opérer le relèvement de Bonnal.

# Sorgenkinder in der Volksschule*

(Schluß)

*Lothar Kaiser*, dipl. Heilpädagoge, Neuallschwil

## *III. Die Ursachen im Überblick*

Überblicken wir das bisher Gesagte, so sind von allen Seiten Sorgen aufgetaucht. Versuchen wir nun etwas systematische Ordnung hineinzubringen, indem wir die Ursachengruppen zusammenstellen.

Drei Faktoren können Konflikte im Kinde auslösen, die allerdings nicht isoliert, sondern in ihrem Zusammenwirken zu betrachten sind:

1. Faktoren im Kinde selber,
2. Faktoren im Elternhaus,
3. Faktoren in der Schule.

1. *Im Kinde selber* ist die ganze besondere Veranlagung eingeschlossen, die zu Konflikten führen kann, nicht immer muß. Hierher gehören die frühe und späte Reife und damit verbunden die Einschulung, von der wir schon gesprochen haben. Die Pubertätskrise mit ihren Störungen des Verhaltens und der Leistungsfähigkeit bringt recht vielen Eltern und Lehrern Sorgen. Es kann auch vorkommen, daß Hör- und Sehschwäche ein Kind längere Zeit beeinträchtigen, ohne daß man es merkt. Durch die Legasthenie sind viele Kinder zu Sorgenkindern geworden. Immer häufiger werden die «sprachlichen Mischehen» im Zeichen der Integration, die vor allem im muttersprachlichen Unterricht Probleme und Schwierigkeiten aufwerfen.

Immer mehr Kinder sind seelisch belastet, durch frühkindliche Schädigungen oder durch falsches Verhalten der Eltern, was sich im Unterricht wieder auswirkt.

Auf ein ganz besonderes Problem möchten wir noch kurz eingehen, das sich auch in den Schulen bemerkbar macht, die sogenannte Akzeleration.

Diese Entwicklungsbeschleunigung bei Kindern und Jugendlichen bringt ein früheres Eintreten der körperlichen Reife im Vergleich zu früher. Ganz allgemein beträgt heute dieser Vorsprung etwa zwei Jahre, wobei die ersten Feststellungen in dieser Richtung im Jahre 1870 gemacht wurden. Alle leibnahen Funktionen, wie z. B. die Triebe, sind akzeleriert, während z. B. der leibfernere Wille nicht akzeleriert ist. Diese unharmonische Entwicklung bringt besonders in der Reifezeit neue Schwierigkeiten mit sich. Der Jugendliche nimmt früher am